

Les Poètes et les Roses

A Fontenay-aux-Roses, village au nom joli comme ses jardins touffus, sur la petite place en retrait et montante, près de l'église, il y a un buste de Jean de La Fontaine. Le fabuliste, ainsi que chacun sait, est né à Châteauneuf-Thierry, dans le Septentrion, et les cigaliers se contournent de celle, plus humble, de Fontenay. Et tous les ans, au deuxième dimanche de juin, les Rosali, qui sont les poètes du Nord, et les artistes, poètes et amis des arts originaires de Flandre, d'Artois, de Picardie, vont en pèlerinage littéraire auprès de La Fontaine. C'est, littérairement, une fête des Roses et de la Poésie.

Ce jour-là, Fontenay est en joie et des musiques jouent. On fleurit Jean de La Fontaine. Pendant tout le reste de l'après-midi, du haut de son rocher abrité de maronniers vénérables, le fablier considère d'un regard narquois et amusé le va-et-vient de la localité : ménages qui puisent de l'eau à la pompe voisine ou jeux tumultueux d'enfants sur les pelouses à l'air. Quand le Septentrion vient à lui, on passe à Jean de La Fontaine une énorme couronne de roses entassées et il prend, sous cette parure, avec sa perruque frisée et son profil d'empereur, un air plus malicieux que jamais pour écouter les discours qu'on lui adresse et les poèmes qu'on lui récite.

M. Arthur Chuquet, historien et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, a, prononcé, cette année, l'éloge traditionnel du fabuliste. L'honneur est périlleux, parce que l'œuvre du poète est substantielle, ondoie et diverse comme la vie humaine, qu'elle peint sous figures d'animaux. Et puis, tout a été dit, et on vient bien tard, depuis que tant de critiques, de Taine à M. Clément, ont traité le sujet et depuis dix-huit ans qu'existe la fête des Roses, dont le compte rendu figure, fidèlement détaillé, dans la *Revue septentrionale*. M. Arthur Chuquet s'est tiré à merveille de la passe difficile. Ceux qui ont pu entendre ce discours, malgré les cris des enfants de Fontenay (est-âge sans pitié) en bruyance dominicale, ont apprécié les indications suggestives et philosophiques soulignées de belles périodes, que M. Chuquet a su tirer de son ingrat sujet.

Après quoi, des lèvres inspirées des poètes, les strophes coulèrent comme une huile abondante et parfumée et le lyrisme des poètes moussa comme la bière du Nord apportant sous le ciel de l'Île-de-France le goût nostalgique et l'odeur du terroir.

Une poétesse lilloise, Mme Ardoin, effeuilla des pétales devant la statue, et moi-même, en hommage au parfait artisan de vers harmonieux,

Tai voulu d'un verbe pathétique
Dresser parmi l'écume des rimes et des mots
Un poème qui soit comme un vaste portique
Enguirlandé de nobles fleurs et de rameaux.

Qu'on me pardonne, en faveur de l'intention que j'ai soumise y mettre, de citer ces vers-là et quelques autres. Il s'agit de préciser, aujourd'hui, impérieusement, à l'encontre d'une littérature de mauvais aloi qui égare les admirations vers les artistes et au profit des instituteurs néfastes de la pensée, que les poètes et artistes de la Renaissance du Nord demeurent fortement attachés, par la nature de leur esprit, par leur volonté, aux représentants indiscutables des traditions de notre race et du timide génie national.

On excusera l'audace juvénile d'avoir osé, en telle circonstance, quelques affirmations nécessaires. Et c'est pourquoi j'ai dit à La Fontaine :

Accorde à mon espoir ce désir de connaître
Si j'ai, comme il convient, compris et senti
Le simple enseignement de ta vie, ô vieux maître,
Et donne à mon lyrisme accent d'éternité.

Et que les rythmes purs de mes strophes en-
cloient
La clarté, la raison et l'ordre que tu sains,
Et l'âme panthéiste et troublante des roses
Pour la gloire et l'honneur du langage fran-
çais.

Ces considérations ne mènent loin qu'en apparence de la fête, puisqu'une des qualités essentielles qu'on nous reconnaît volontiers, à nous, gens du Nord, c'est la mesure et la sobriété et, pour tout dire, une sagesse équilibrée et prudente.

Les roses continuaient pendant ce temps de fleurir et d'embourser. Et on fit les honneurs de lourdes gerbes, présentées en compliments délicats par les poètes Marcel Duminy et Belval-Dehay à MM. Arthur Chuquet et Léon Comerre, peintre de la beauté féminine. Et puis suivit le déjeuner familial et gai, sous la présidence de M. Achille, syndic du conseil municipal de Paris. Et vint l'heure des toasts. Tour à tour prirent la parole MM. le maire de Fontenay, Chuquet, Comerre, René Le Cholleux et Jean Bedoret. Les Septentrionaux sont abondants. Certes, ils n'ont ni l'éloquence enthousiaste, ni le triomphal accent, ni le geste oratoire des gens du Midi, mais ils sont verbeux par trop de conscience. Seulement, sous les phrases il n'y a pas que de la rhétorique. Les orateurs du Nord n'effleurent pas, ils approfondissent le thème avec tant de logique et de précision que, de considération en considération, par scrupule de rien omettre, ils épuisent leur sujet. Et ils enlèvent à leur manière l'aisance agréable. Au lieu des volutes de l'esprit, léger, on trouve une charpente robustement édifiée. Et c'est un défaut.

Avec des brassées de roses, les Rosali ont quitté Fontenay. Ils sont allés à l'Hay, près de Bourg-la-Reine. M. Graveaux, aimable comme le vieillard tarentin des hexamètres de Virgile, avait mis à la disposition des Septentrionaux sa magnifique roseraie son parc et son théâtre de verdure. Là, s'est passée la seconde partie de la fête, dans le plus joli paysage de fête gauloise.

Il semble que songent aux Triangons Samain ait décrit par avance la scène

sur laquelle eut lieu la représentation d'œuvres inédites.

Un temple est au milieu tout en colonnes blanches
Et dans les ténueurs secrètes du jasmin.

Et devant la déesse, érigéant sa svelles pâleur sur le feuillage dense, des gradins ont été tracés en hémicycle dans le gazon.

On donna la représentation d'*Adonis*, par Mlle Emille de Villers, agrémentée d'une musique délicieusement douce d'Alexandre Georges. Cette pièce, c'est le mythe antique du miracle païen des roses nées du sang de l'époux de Kypria.

On donna encore l'*Eveïl*, par M. Albert Acremant pour les paroles et M. Maurice de Villers pour la musique. Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, qui avait joué l'*Adonis*, s'était chargée du rôle de l'*Eveïl*. Et dans l'une et l'autre pièce, préexistantes à de belles attitudes et à des danses harmonieuses, Mlles Sandrini et Beauvais, de l'Opéra, devenues de souples nymphes, exécutèrent d'aimables chorégraphies. Un gros succès accueillit Mlle Lina Sakhy, mimant en ses évolutions un petit faune aspiégle.

Entre temps parurent dans *Myrrha*, un bref opéra-comique d'Armand Silvestre, Mme Arnold-Deigat, de l'Opéra-Comique, et Mlle Mastio, de l'Opéra, interprétant Myrrha qui regrettait les soirs de Mytilène. Elle pleurait Myrrha, loin de l'île heureuse. Et de la voir, se précipitant à son souvenir un vers admirable de Marcelline Desbordes-Valmore, élégie vivante :

Elle pleurait... C'était une rose mouillée.

Cela me suffit à être reconnaissant à l'endroit d'Armand Silvestre, poète surfaît aux pensées indigentes.

Ce théâtre de verdure, ces artistes, ces fleurs, et jusqu'aux réminiscences des cultes anciens et sensuels étaient bien aussi dans le ton de ce qu'aurait aimé La Fontaine. Il s'y mêlait cependant quelque chose de plus raffiné et de plus subtil, d'une sensibilité malicieuse. Et on ne pouvait s'empêcher de préciser sur le décor classique d'arbres verts et de rotonde en pierre la mémoire délicate de ce petit Flamand qui, par des heures pareilles, avait senti son âme lourde d'un idéal nouveau de sereine beauté entrevue et avait tendu ses deux mains à la mort. J'ai nommé Jean-Antoine Watteau, le peintre des robes à longs plis et des manèges de satin fouillant sur les pelouses d'un rêve mélancolique. Et on ne pouvait se défendre encore de songer à Samain, le frère spirituel de l'artiste valenciennois et qui était parti aussi, prématurément, vers les paysages éternels.

Cependant, le public élégant et nombreux applaudissait. La garden-party était finie. Ce fut une fête de beauté ; un charmant après-midi à peine contrarié par une courte ondée qui faisait sur les feuilles une musique grêle et prolongeait, dans l'atmosphère, un suave parfum de roses mouillées.

Léon Bocquet.